C'est sur la rive gauche du rio (…) que je suis née : (…), un nom qui évoque le chahut des courants et ses dangers. A l'époque, (…), à quelques 1200km de (…) au nord-est du pays, était une petite ville prospère. Mes parents, comme nombre de personnes de cette génération, avait tout quitté pour chercher fortune. Ils avaient déjà deux enfants quand je vins au monde. C'était le (…). Vint plus tard une autre petite sœur qui agrandit la famille. Une nouvelle compagne de jeux ne fut pas de trop dans ces contrées où la singularité de ma famille nous isolait des autres enfants.

Pour l'heure, les circonstances étaient favorables ; les affaires de mon père se portaient bien comme en attestait la limousine rutilante que notre chauffeur astiquait sans faiblir. Le commerce des oranges, des produits laitiers et du bétail permettait à ma famille de mener grand train.

C'est alors que nous déménageâmes dans une petite bourgade nommée (…), à une centaine de kilomètres au sud de (…), dans une région plate et pleine de lacs où grouillaient les crocodiles. Mon père y acheta un petit magasin pour tenter d'y gagner un peu sa vie. En dépit des difficultés financières, nous y avions encore un grand terrain, parsemé de lacs et des tâches jaunes des arbres à trompettes, ainsi que deux servantes et un boy à la maison, notre homme-à-tout-faire, qui servait autant de palefrenier pour le cheval de mon frère que de coursier pour les désirs de ma mère.

Un soir, alors que nous étions paisiblement attablés pour le dîner, nous aperçûmes un crocodile géant devant la maison. Quelle panique ! Il avait dû se perdre en se déplaçant de lac en lac et se retrouver devant notre maison, attiré par la lumière qui filtrait des fenêtres. Nous étions terrifiés ! Nous savions tous que lorsqu'ils sont affamés, les crocodiles peuvent vous arracher une jambe en un instant. Et les attaques mortelles ne manquaient pas dans la région. Bref, nous en avions une peur absolue. Mon père épouvanté appela la police qui contacta elle-même des spécialistes pour s'occuper de ce crocodile gigantesque de deux mètres de long. Il ne fallait surtout pas qu'il rentre dans la maison au risque sinon que cela vire au cauchemar. Nous étions collés à la vitre de la fenêtre à observer l'animal lorsque la police est arrivée, prête à le tuer d'un coup de révolver. Soudain, ma mère, à la stupeur générale, interrompit leur geste. Nous nous regardâmes interloqués ; que voulait-elle ? N'avait-elle pas envie, comme nous tous, d'achever la bête avant qu'elle ne fît un dommage irréversible ? Si une porte avait été ouverte, il serait entré et aurait pu arracher un membre de l'un de ses enfants pendant que nous dînions. Mais cette pensée ne l'arrêta pas. Elle fit tout un discours pour convaincre la police – et notre famille – de chercher à garder intact l'animal. Elle estimait que préserver sa peau pour l'emporter plus tard en Europe avec nous était une excellente idée. Qu'elle pût penser aussi loin dans cette circonstance de panique totale me laisse encore pantoise. Mais disait-elle, un crocodile empaillé serait un souvenir merveilleux de notre mésaventure et une potentielle ressource financière si d'aventure nous venions à manquer d'argent.

Le plaidoyer dû être éloquent car ils renoncèrent à plomber l'animal. A moins que ce fut le moment où les experts arrivèrent sur les lieux ce qui mit un terme aux discussions. D'un coup de main remarquable ils capturèrent le crocodile au lasso et le pendirent. Il fut empaillé selon les vœux de ma mère et il revint ainsi chez nous avec toutes ses griffes et toutes ses dents,

autorisé cette fois à rentrer dans la maison. On lui avait même mis des billes en guise d'yeux ce qui achevait de lui rendre l'apparence d'être encore vivant. Mon Dieu quel souvenir ! Nous continuâmes alors le cours de la vie sous le regard féroce du crocodile dans la maison.

En dépit du danger que représentait la présence de crocodiles sur notre propriété, mon frère, déjà plus grand à ce moment, pouvait élargir le spectre de ses activités récréatives en trottinant sur son cheval. Mes sœurs et moi, encore trop petites, le regardions avec envie tandis qu'il se pavanait en selle. De notre côté, nous devions nous contenter de courir et de jouer dans les arbres. Mais nous avions trouvé un nouveau compagnon de jeu dans le garçon qui habitait de l'autre côté de la route. Bien sûr, notre mère nous interdisait de nouer une amitié avec lui et même avec quiconque ; il était hors de question d'inviter à notre anniversaire les enfants du coin ou de chercher en eux un confident. C'est que nous étions perçus comme des étrangers : qu'avions-nous en commun avec eux ? […]